

STEFAN SPJUT

LA CHASSEUSE DE TROLLS

ACTES SUD

Titre original :
Stallo
Éditeur original :
Albert Bonniers Förlag, Stockholm
© Stefan Spjut, 2012
Publié avec l'accord de Bonnier Group Agency, Stockholm

Illustration de couverture : © Christine Linde

© ACTES SUD, 2019
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-11668-2

STEFAN SPJUT

La Chasseuse de trolls

roman traduit du suédois
par Jean-Baptiste Coursaud

ACTES SUD

Le ver de terre collé au bitume est aussi long qu'un serpent. Non, plus long. Il continue dans l'herbe, au bord de la nationale. Suivant du regard le rouleau luisant de bave, le garçon se rend compte qu'il passe par-dessus le fossé et va s'entortiller dans le ventre d'un animal gris. Un blaireau. La bête a beau être morte, elle regarde toujours. Ses yeux sont des billes de verre noir, une patte s'est figée en un geste qui ressemble à un bonjour.

Une portière s'ouvre, sa maman l'appelle.

Il n'arrive pas à se détacher de l'animal.

Elle sort de la voiture et vient se planter à côté de lui. Quand elle fronce le nez, ses lunettes remontent.

— Il a été écrasé, dit-elle.

— Mais pourquoi il a cet air-là ?

— Ce que tu vois, c'est son intestin. Un oiseau l'aura sûrement tiré hors du ventre. Ou un autre animal.

Il veut savoir quel genre d'oiseau. Quel genre d'animal.

— Allez, viens maintenant, dit-elle.

— Mais j'ai pas encore fait pipi.

— Ben fais pipi, alors.

Il appuie sa joue contre la vitre, mais les sapins sont si hauts qu'il voit à peine jusqu'où ils montent. De temps en temps, il porte à sa bouche la bouteille de Fanta coincée entre ses genoux pour souffler dans le goulot. Le verre est chaud, les dernières gorgées l'étaient aussi. Ils roulent depuis presque trois heures, jamais il n'est resté aussi longtemps dans une voiture.

Quand ils s'arrêtent, il ne comprend pas immédiatement qu'ils sont arrivés.

Car ils se retrouvent en pleine forêt, sans cabane ni chalet à l'horizon.

Il n'y a que des arbres.

— On est arrivés ? demande-t-il.

Sa mère reste un moment au volant, impassible, plongée dans ses pensées, avant de retirer la clé du contact et de sortir. Elle lui ouvre la portière.

Il a l'impression que les moustiques l'ont attendu. Ils surgissent de toutes parts, en quantité tellement impressionnante que ses cuisses en sont tachetées. Il n'essaie pas de les chasser mais se fige et, ainsi immobile, son sac à dos en bandoulière, il pousse un cri strident.

Sa mère pose sa sacoche sur le capot de la voiture, en sort une serviette de bain qu'elle enroule autour de lui comme une cape. Une fois qu'elle l'a nouée autour du cou elle s'élance, la sacoche dans une main et le sac en plastique rempli de commissions dans l'autre. Elle laisse sur son passage comme un sillon dans l'herbe haute. Elle porte un gilet à manches courtes en tissu éponge couleur menthe, où une tache de transpiration rectangulaire descend entre les épaules vers le jean à pattes d'éléphant dont les bas s'agitent entre ses mollets.

Il lui emboîte le pas. À chaque mouvement, les figurines cognent contre les parois de la boîte en plastique rangée dans son sac à dos. Sa course est incommodée par ses petits doigts agrippés à la sangle et par l'autre main, serrée autour du nœud de la serviette pour qu'elle ne s'envole pas. Et la difficulté s'accentue lorsqu'il voit le dos de sa mère être englouti dans la végétation devant lui. Il l'appelle, lui demande de l'attendre. Or elle ne l'attend pas. Elle se contente de crier par-dessus son épaule qu'il doit se dépêcher.

Les fougères forment une barrière compacte, continue, derrière lesquelles se dressent les sapins. À leur pied, l'obscurité est opaque. L'herbe jaillit partout en touffes hérissées où bourdonnent et zonzonnent des nuées d'insectes. Sa cape vole au vent quand il court.

La forêt se reflète dans les vitres. Le toit en tôle ondulée est jonché de pommes de pin, de branchages, d'aiguilles et de cônes. La cime des sapins flotte tout en hauteur, dans le ciel entre-temps devenu blanc.

Sa mère est arrivée devant la porte. Penchée, la figure déformée par une grimace, elle essaie de glisser une main sous un appui de fenêtre.

— Oh non, s'il vous plaît !

Elle soulève à grand-peine la plaque métallique, y introduit le bout des doigts tout en soufflant de chaque côté pour éloigner les moustiques.

Le garçon, qui a ôté le nœud autour de son cou et porte la serviette sur sa tête comme un fichu, s'amuse à faire des pirouettes. Ses tennis claquent contre la terrasse. Ici et là, des brins d'herbe poussent entre les planches, ses semelles les écrasent tour à tour. Sur le rebord de la balustrade ouvragée, il avise un cendrier plein d'eau où flotte une mouche, à moins que ce soit un coléoptère : on ne voit que les pattes crochues pointer à la surface. Quand il regarde de plus près, il s'aperçoit qu'il y a d'autres insectes, et qu'il y en a des tonnes. Ça forme une espèce de soupe dégoûtante, comme les potions que préparent les sorcières.

Agenouillée, sa mère sonde du regard l'espace entre la plaque et l'appui de la fenêtre.

— C'est pas possible ! peste-t-elle.

Elle se met à fouiller dans l'herbe au pied de la fenêtre.

Le garçon l'observe un petit moment.

Puis il pose sa main sur la poignée de la porte.

— Maman… C'est ouvert.

Elle le pousse devant elle, lâche les bagages à l'intérieur et referme la porte avec fracas. Il se retrouve nez à nez face à une broderie avec des spirales foncées et des yeux qui le fixent d'un air sévère. Il se demande ce que le motif est censé représenter. Un hibou ? Il en est là de ses interrogations quand il se récolte une nouvelle petite bourrade de la main qui tient le sac à commissions, au plastique froid à cause des packs de lait dans le fond.

— Entre, bon sang !

Les mots qui lui sont lancés semblent se coincer quelque part, dans quelque chose, un lacis, un tissu confectionné par le silence à force d'avoir régné trop longtemps dans le chalet. Quand il s'en rend compte, le garçon devient perplexe. Il préférerait rester à la même place un petit moment encore.

— Mais entre, à la fin !

Les yeux aux aguets, il fait quelques pas en inspectant les lieux du regard.

De petits tableaux et des cruches en cuivre ornent ici et là les murs revêtus de toile de jute jusqu'à la moitié puis, vers le sol, de lambris de bois brut. Il voit, à travers une porte, des lits superposés. Il va y jeter un œil. La chambre est petite. Au pied de la couchette du bas recouverte d'une descente de lit aux longues franges, un tabouret avec un livre posé dessus. Un arbre pousse derrière la fenêtre, les feuilles pointues caressent la vitre.

Il pose son sac à dos sur la table et ouvre la fermeture éclair. Il en sort la boîte en plastique, en fait un ancien bac à crème glacée avec un autocollant racorni sur le couvercle où est écrit BIG PACK. Il défait l'élastique avec des doigts prudents, sachant qu'il peut craquer. Les figurines dégringolent sur la table. Celles qui étaient offertes en cadeau dans les sachets de gâteaux Donald Duck sont imbriquées les unes dans les autres, comme pour montrer qu'elles vont ensemble. Il y a aussi quelques Schtroumpfs. Un hippopotame, la gueule grande ouverte. Un gorille qui se cogne le torse. Un cheval lancé au galop qui ne tient plus sur ses pattes. Un homme assis, autrefois sur un tracteur, mais celui-ci a entre-temps disparu. Le bonhomme est bleu. Entièrement. Même la tête.

Un canapé est installé juste à côté du poêle. Il va s'y asseoir, un Schtroumpf dans chaque main. Une lampe à l'abat-jour plissé se penche sur lui. Il n'y a pas d'ampoule dans la douille, juste un trou. Le garçon se demande pourquoi le collègue de sa maman, à qui ils ont loué le chalet, n'a pas mis d'ampoule. Peut-être pour la même raison qu'il n'y a pas la télé.

Il frotte ses paumes sur le revêtement couleur moutarde du canapé, qui a une texture râpeuse, granuleuse. Il sait qu'on a vite fait de se brûler la peau si on s'agite trop sur ce genre de tissu.

Avisant le petit coin cuisine, il décide d'y aller. Le frigo est tellement bas qu'on est obligé de se pencher pour l'ouvrir. Il est vide, il n'y a même pas de lumière, on ne dirait pas qu'il fabrique du froid. En plus, il faut pousser la porte à fond pour qu'elle reste fermée. Le mur au-dessus du plan de travail est garni du même lino que par terre, rouge brique, avec des motifs de carreaux hexagonaux.

Une tresse d'ail en plastique pend à un clou. Il demande à sa mère s'il peut la décrocher et, comme elle n'y voit pas d'inconvénient, il grimpe sur le plan de travail, un pied posé sur un tabouret, pour l'attraper. Non qu'on puisse en faire grand-chose, mais on peut l'utiliser un peu, pour s'amuser. Il appuie sur les gousses en plastique, les examine pour vérifier si elles sont bien retenues les unes aux autres, pendant que sa mère ouvre les tiroirs et les placards. Elle jette à son tour un œil dans le frigo et le referme illico.

Il dit qu'il y a du sol sur le mur.

— Oui, soupire-t-elle. Et du mur sur le sol.

Il y a l'électricité, mais pas l'eau courante ni les WC. Et donc la première chose qu'ils font, après s'être tartiné les joues de produit anti-moustiques (il y en a un de dessiné sur le tube, avec de longues pattes), c'est d'aller aux cabinets extérieurs. Comme ça, le garçon saura où il doit se rendre s'il a envie de faire caca : pipi, il peut le faire n'importe où.

La capuche de son sweat rouge sur la tête, il suit sa mère qui agite les mains pour chasser les moustiques en les injuriant.

On s'y habitue, promet-elle.

— Ils sont encore plus méchants avec les gens qui ne sont pas du coin.

Il ne répond pas, se contente d'agiter les mains lui aussi. Ils marchent à la queue leu leu.

Les cabinets sont en fait un petit cabanon construit si près d'un sapin que la mère est obligée d'écarter avec les épaules les branches piquantes pour atteindre la porte. Il se prépare mentalement à l'odeur sans doute infecte et veille à ne pas respirer par le nez. Il ouvre de grands yeux en regardant sous

le bras de sa maman. Les cloisons sont recouvertes de contreplaqué où l'humidité a dessiné des taches foncées. Une pile de journaux se trouve à côté du siège, une vraie lunette de toilette, en plastique. Des insectes gisent sur le rebord de la fenêtre, réduits à l'état de carapaces éparpillées çà et là, sous un grillage gris fixé grâce à des punaises.

L'eau, il faut aller la puiser à une pompe. On la prendrait presque pour une plante noueuse à la voir sortir, peinte en vert, de l'herbe légère et brillante de soleil. Sauf qu'il n'en sort rien : sa mère a beau appuyer sur le manche, on entend juste un claquement métallique au fond de la pompe. Et ça l'énerve, il s'en rend bien compte. Il suffit de la regarder enfouir ses doigts sous le bord du fichu rouge noué sur ses cheveux et se gratter le front déjà parsemé de piqûres de moustique.

— Il nous reste du soda ?

Il secoue la tête en guise de réponse. Il est bien placé pour savoir que non, lui qui a goulûment vidé la bouteille jusqu'à la dernière goutte. Sur ce, elle file au chalet et en ressort avec une casserole.

— Viens, dit-elle, enjambant le treillage en piquets.

Grisâtres et toutes desséchées, les branches du sapin qu'elle repousse semblent prêtes à craquer, ce qu'elles ne font pourtant pas. Au moment où il pose le pied sur une branche enfouie dans la mousse, l'autre extrémité se soulève légèrement. C'est surprenant : on croirait qu'elle redresse la tête pour le regarder, voir qui vient la déranger.

Une eau sombre miroite et scintille sous les piquets en bois rugueux. Tout autour, des touffes d'herbe aux feuilles allongées. Il y a aussi un reflet dans le puits. Comme si le ciel y flottait, blanc entre les pointes des branches des conifères aux allures de harpons. La casserole fait des bulles lorsque la mère l'enfonce dans l'eau. Le garçon la regarde faire en se battant contre les moustiques. Ils ne vont tout de même pas boire ça ?

— Deux secondes, et tu vas voir, dit-elle simplement.

Elle porte la casserole d'une main, sans faire attention si bien que l'eau déborde. Tant mieux, pense-t-il, car il n'avait

franchement pas l'intention d'ingurgiter cette flotte. Or elle vide le récipient dans une fente située sur la tête de la pompe.

— Il faut humidifier le clapet.

Elle soulève et appuie sur le manche à plusieurs reprises, lentement, avec un air concentré qui le fascine tellement qu'il préfère attendre pour poser des questions. Impatient de voir ce que ça va donner, il l'observe sans cesser de chasser les moustiques d'un revers de main.

On entend d'abord le même claquement métallique que tout à l'heure, mais suivi l'instant d'après d'un soupir et d'une espèce de râle. C'est bon ou mauvais signe ? Il l'ignore. Il se contente de regarder sa mère qui continue de pomper. À chaque mouvement, elle fait une petite grimace sans qu'on puisse savoir à quoi elle pense.

Ce qui finit par sortir ressemble à du renvoi qui a la couleur de la rouille. Mais plus le manche travaille, plus l'eau s'éclaircit et jaillit dans l'herbe. Le jet est épais, jaunâtre, glacial et a un goût de moisi. Le garçon dit à sa mère que c'est parce qu'elle a versé dans la fente de l'eau sale provenant de la forêt.

— Tu sais ce qu'il a fait un jour, ton papy ?

Elle suspend un seau en plastique au robinet quand elle pose sa question et lui sourit avec une mine cachottière. Il fait signe que non.

— Eh bien il a fait *pipi* dans une canette de bière qu'il a vidée ensuite dans une pompe comme celle-ci.

Elle n'est pas sérieuse, là ?

Elle sourit.

— C'est dégueulasse, non ?

Le garçon est troublé, il garde les yeux fixés sur le seau. Au fur et à mesure que l'eau monte à l'intérieur, le plastique se fonce complètement.

Sa mère cueille des fleurs qu'elle arrache en gardant de longues tiges avant de les mettre dans un vase. Elles dégagent une odeur forte, relevée. On les appelle *camomilles*. Le garçon remarque la présence de petits insectes sur les pétales blancs, mais sa maman lui dit que ce n'est pas grave. Certains

tombent même sur la table, et il est obligé de pencher la tête pour ne pas les confondre avec les lignes du bois. Les bestioles ont l'air pressées, elles se sauvent dare-dare. En plus, elles savent exactement où elles doivent aller. Il essaie de les en empêcher ou de les obliger à prendre une autre direction, mais ça ne fonctionne pas comme il le voudrait.

— Tu sais quelle taille elles ont, ces petites bestioles ? demande-t-il.

— Elles sont sûrement minuscules.

— Elles sont si minuscules que quand on les touche, elles meurent.

Plus tard le même soir, ils sont allongés sur la couchette du bas des lits superposés, dans un duvet aux motifs de grandes fleurs imaginaires, dont les tiges s'enroulent. Ils ont fixé à la fenêtre un filet anti-moustiques et accroché une serviette de bain. L'écho des sauterelles résonne dans tout le chalet.

— Tu entends ? demande-t-elle, les lèvres tout contre ses boucles de cheveux. On dirait qu'elles sont à l'intérieur. Comme si elles étaient ici et qu'elles donnaient un concert rien que pour nous. Peut-être qu'elles sont sous le lit…

Il acquiesce. Il l'interroge au sujet des cabanes de berger, pour la transhumance des animaux, dont elle lui a parlé dans la voiture. Elles sont où ?

— Dans la forêt.

— On pourra y aller ?

— Peut-être.

— Mais on pourra ?

— On verra.

Au petit matin s'abat une averse qui ne semble pas décidée à s'arrêter. Ils sont réveillés dans une lumière atone par le bruit de la pluie qui tambourine sur le toit en tôle. Il tombe des cordes. Et ce ne sont plus les sauterelles qui se trouvent dans le chalet mais la pluie. Elle dégouline et se déverse par seaux entiers, les gouttières débordent et se vident dans l'herbe, au

coin de la maison, comme des cascades. C'est presque bizarre de se dire qu'on n'est pas mouillé.

— Maman… Il pleut.

— Tu vois mes lunettes quelque part ?

Oui, elles sont posées sur un tas de bandes dessinées, au pied du lit. Il les attrape et les lui donne. La monture est en plastique transparent et les verres sont aussi grands que des soucoupes. Au moment de les mettre, elle le bouscule par mégarde et manque de le faire tomber du lit. Une bataille commence. Elle crie parce qu'il la pince sous la chemise de nuit encore chaude, elle dit qu'il a des mains en forme de pinces de crabe.

— Mais des pinces de glace !

Les gouttes s'abattent dans le cendrier posé sur la balustrade avec une telle force que l'eau a l'air de bouillir. Ça y est, pense le garçon, la sorcière est en train de préparer sa potion. Le siège en bois de la chaise étant glacé, il a ramené ses jambes contre lui et les a passées sous son pull. Il attend le petit-déjeuner. Il repose la question au sujet des cabanes de berger : elles sont loin ?

— On ira un autre jour, répond sa mère.

Comme il proteste à haute voix, elle lui dit qu'ils n'ont pas emporté leurs vêtements de pluie. Il est déçu. Il se plaint, rétorque qu'il a ses bottes en caoutchouc, bougonne jusqu'à ce qu'elle lui caresse les cheveux.

Elle le regarde. Sa frange châtain et brillante tombe sur ses grosses lunettes. Le front est complètement caché.

Ils mangent de la soupe froide de cynorrhodons avec des tartines beurrées, mais à la margarine seulement.

— On crie un peu famine, rien qu'avec de la margarine, dit-elle.

— Oui, mais elle donne bonne mine, la margarine, dit-il.

Après ils jouent aux cartes. À la bataille. Ou au goupil, comme ils le surnomment. Et lui, il est le roi du goupil. Pour

gagner, il faut bouger au minimum et être aux aguets, lever la main sans que l'autre s'en rende compte. Voilà pourquoi ça s'appelle *goupil*, parce qu'il s'agit d'être rusé et mystérieux comme un renard. C'est ce que sa maman n'a pas compris : elle, elle est assise mollement sur sa chaise, le menton posé sur sa main, et regarde avec indifférence les cartes qui sont retournées. Forcément, elle a zéro chance. Et forcément aussi, il gagne chaque partie. Là, il fait claquer sa paume sur la table en signe de victoire et ricane un peu en voyant qu'il a remporté quasi toutes les cartes.

Elle capitule, quitte la table et va s'installer dans le canapé avec un livre. Elle en a une pleine pile dans son sac. Elle pose ses pieds contre l'accoudoir et plie les orteils. Il lui reste des taches de vernis rouge sur les ongles. Quand elle lit, elle fait rouler le bijou en pendentif de son collier, il émet alors un petit cliquetis. Dans ces moments-là, ça ne sert à rien d'essayer de lui adresser la parole, il ne le sait que trop bien.

Le poêle contient une grotte où il enfourne ses figurines. Accroupi, il crie avec une petite voix stridente tout en actionnant le couvercle qui, de son côté, grince. Car le poêle est une prison, et les figurines n'aiment pas y être enfermées, c'est épouvantable à l'intérieur : non seulement il fait noir, mais il n'y a que de la cendre à manger. Tant pis pour elles, elles n'ont à s'en prendre qu'à elles-mêmes ! Grandes Jambes essaie de s'enfuir mais il est rattrapé dans le panier à bois, et il a beau protester à pleine gorge, il est renvoyé dans sa cellule pleine de suie.

Sa mère lui sourit.

Ça ne plaît pas au garçon, il préfère se taire.

La pluie cesse dans le courant de la matinée, ce qui rend le garçon tout feu tout flamme. Ils pourraient y aller maintenant, voir les cabanes de berger ? Mais sa mère secoue la tête : il pleut toujours dans la forêt, dit-elle, les arbres dégoulinent et le sol est trempé partout.

— On sera douchés en un rien de temps.

Elle tourne une page de son livre avant d'ajouter :

— Tu n'as qu'à aller jouer dehors tout seul.

Et comment !

Il se tartine le front, les joues, les mains et les doigts de crème anti-moustiques. Il s'en passe même sur les bras et un peu sur le jean. On n'est jamais trop prudent. Sur ce, il enfile ses bottes, rabaisse sur sa tête la capuche de son sweat et ouvre la porte qu'il referme avec le même empressement.

La propriété n'est pas bien grande, elle se compose d'une petite clairière en pleine forêt dont il a vite fait le tour. La porte de la remise à bois est ouverte, il y repère une boule grisâtre. Un nid de guêpes. Il n'a pas l'air habité, mais le garçon ne s'aventure pas à regarder de plus près.

Il découvre un jeu de croquet dans un autre cabanon. La couleur des boules est délavée. Un maillet à la main, il rejoint la terrasse au pas de course et frappe au carreau pour montrer ce qu'il a trouvé. Mais sa mère ne veut pas jouer, elle fait résolument signe que non et, quand il ouvre la porte, elle lui lance :

— Pas maintenant.

L'entendant insister, elle réplique :

— Ferme la porte !

Le garçon cogne dans les boules de croquet qui vont aussitôt rouler dans différents fourrés au-delà du treillage en piquets. Quand il plante son maillet dans un buisson, il en ressort une qu'il est persuadé de ne pas avoir frappée. Elle n'a presque plus de couleur mais a dû être verte un jour. Il se dit que cet endroit est certainement leur cachette, aux boules de croquet.

Mais le cabanon contient autre chose : dans un panier en osier tout démantibulé il trouve un frisbee et, en dessous, se cache un ballon de plage ratatiné. Il entreprend de le regonfler, n'y arrive pas, court chercher de l'aide auprès de sa mère. Il patiente pendant qu'elle souffle dedans à s'en époumoner.

— Ça me donne le tournis à force ! dit-elle.

Dès qu'il ressort, il donne un coup de pied dans le ballon bleu et blanc qui rebondit mollement en émettant un plof assourdi. Et c'est à peu près toute l'utilisation qu'il peut en tirer. Il essaie le frisbee, mais lui non plus n'est pas très efficace : il ne vole pas loin, se contente de tomber dans l'herbe

et de rouler, même si le garçon s'acharne à le lancer de toutes ses forces.

Le silence apporté par la pluie repose toujours sur la forêt.

En haut des sapins qui se dressent comme des parois à pic, des sifflements isolés retentissent de-ci de-là, un peu hésitants. Le garçon marche lentement sur le sentier, la tête levée vers les cimes pour tenter d'entrevoir les oiseaux. Mais les arbres ne dévoilent pas ce qui s'agite en eux. Ils ont leurs petits secrets.

Ça goutte de partout. Ça goutte, ça coule et dégouline, ça fait des plic et des ploc. La végétation alourdie et luisante d'eau brille, il a même l'impression qu'elle avance vers lui. Elle ressemble aux grosses brosses douces contre les vitres de la voiture quand ils la font nettoyer à la station-service. Il voit de part et d'autre des pousses roses. Ces plantes s'appellent des queues-de-renard, il le sait. Le nom est facile à retenir.

Il se dit qu'il va bientôt arriver à la voiture, que la laque couleur chocolat de la carrosserie va scintiller entre les arbres. Il ne sait pas ce qu'il fera une fois là-bas. Peut-être simplement regarder à travers les vitres puis revenir sur ses pas.

Tiens, un fossé… Il part du sentier et s'enfonce dans les arbres. On ne distingue pas le fond car il est rempli d'une eau toute verte, mais ça n'a pas l'air très profond. Se demandant où il peut bien conduire, le garçon décide de le suivre.

Il doit se frayer un chemin sur un sol rendu inégal par les touffes d'herbe et les bosses. Et il évite du mieux qu'il peut de poser le pied dans les fondrières ou les trous qui lui paraissent suspects. Il progresse en faisant de petits détours ou en sautant par-dessus les souches et les pierres. Comme ses oreilles sont enveloppées sous la capuche de son sweat, il n'entend pas grand-chose. Mais les bruits qu'il perçoit sont surtout ceux des pommes de pin et des petites branches qui s'écrasent sous ses bottes, du vent qui souffle doucement dans les arbres détrempés.

Une cabane de berger est en fait une construction en bois brut, sans peinture. C'est une espèce de maison, mais sans personne qui habite dedans alors qu'autrefois, il y a très très

longtemps, elle servait de refuge pour les animaux. Ils y vivaient *tout seuls*.

Une maison pour les animaux. À quoi elle peut bien ressembler ? Est-ce qu'elle a des fenêtres ? Est-ce que dans ce cas les bêtes regardent à travers quand elles s'ennuient ? C'est bizarre de se l'imaginer. Pourtant, il est persuadé que les animaux s'ennuient souvent eux aussi. Même qu'ils sont tellement habitués à s'ennuyer qu'ils n'y pensent même plus, à leur vie ennuyeuse.

Le fossé disparaît à certains endroits derrière des fourrés impénétrables et des touffes de roseaux aux longues feuilles, avec au bout des espèces de plumeaux hirsutes. Les herbes hautes frottent contre ses bottes, son pantalon est déjà tellement mouillé qu'il a changé de couleur et, en plus, il est tout froid au niveau des cuisses. Sa maman avait raison… Il se demande s'il ne ferait pas mieux de rebrousser chemin.

La présence d'une passerelle, juste devant, lui donne une autre idée.

Des planches ont été clouées à la perpendiculaire sur des pieux plantés dans l'eau, à moitié pourris.

Est-ce un pont qui mène aux cabanes de berger ? Est-ce que les animaux passent dessus ?

Les jambes froides, il hésite un instant.

En bas, l'eau a une teinte vert clair, comme la couleur des petits pois. Ça a l'air poison. Une pomme de pin surnage dans le milieu. Voilà ce qui risque de lui arriver s'il ne fait pas attention. Il le sait. Il sera un corps qui flotte sans bouger, la tête dans l'eau. Un noyé.

La main sur la rambarde, il franchit la passerelle. Dans sa poitrine, il sent sa maman bouger ses lèvres. Mais elle n'a pas besoin de se donner cette peine car il est déjà arrivé de l'autre côté où l'attend une mer d'herbes. Elles sont si hautes qu'il disparaît dedans. Une rafale agite les feuilles qui ondulent aussitôt. Quand elles se frôlent, on a l'impression d'entendre des vagues chuchoter.

Il pourrait être un animal dans la végétation. Un mulot, se dit-il. À part ces tiges vertes qui n'arrêtent pas de se tamponner les unes dans les autres, il ne voit absolument rien. Les

mains brandies devant, il écarte cet enchevêtrement chuintant ballotté par le vent. Parce que c'est pile comme ça qu'ils vivent, les mulots. Oui, pareil.

Sortant une oreille de sa capuche, il entend un grand souffle balayer les herbes. Il comprend alors que la pluie s'est remise à tomber, même si ça ne se ressent pas encore dans l'air. Il cligne des yeux plusieurs fois de suite vers l'endroit où le soleil s'est caché, on croirait que la lumière a déposé une enveloppe derrière les cimes totalement effacées des pins. Les moustiques n'ont pas l'air de voler par ici. Ils trouvent à coup sûr que c'est stupide de venir traîner dans le coin.

Il poursuit sa progression dans le marais.

Dès qu'il aperçoit de l'eau devant ses pieds, il fait un pas sur le côté. Il n'aime pas quand c'est trop marécageux. De temps en temps ses bottes restent coincées dans la vase, comme si le sol les aspirait. Aussi, lorsqu'à un moment il manque d'en perdre une, il finit par en avoir assez et décide de revenir sur ses pas. Mais au lieu de retourner à la passerelle, il coupe en travers et rejoint des bouleaux qu'il vient de remarquer. La forêt ne tarde pas à s'épaissir autour de lui.

Il marche à présent sur un tapis de mousse imbibée d'humidité. C'est tout doux, comme sur une moquette. La mousse pousse partout, veut être partout. Elle a même grimpé sur les troncs et jusque sur les pierres qu'elle rend toutes rondes en les tapissant de cette manière. Il trouve ce paysage magnifique.

Les branches se déploient au-dessus de lui comme un toit, ce qui lui permet de ne pas sentir la pluie. Quant au vent qui soufflait tout à l'heure à travers les herbes gigantesques dans le marais, il ne trouve pas son chemin jusqu'ici.

Le garçon sonde la forêt du regard.

Le silence est total. Il est tellement profond que c'en est étrange, en fait.

Rien ne bouge. Même pas les petites feuilles des buissons, ni le bout des brins d'herbe.

Les arbres sont presque à touche-touche. On dirait qu'il n'y a entre eux que des rais de lumière.

Il continue son avancée au creux de la forêt. Il choisit son chemin selon qu'elle s'ouvre ou se referme.

À l'extrémité d'un sapin, les cônes sont accrochés en grappes, d'une couleur dorée. Il n'en a encore jamais vu dans un arbre, juste par terre. Vus d'en bas ils ressemblent à des oiseaux, il trouve. Il en ramasse un, le lance en hauteur, mais le cône n'atteint pas le sommet du sapin, c'est impossible.

Lui vient soudain l'envie de lancer d'autres trucs, n'importe quoi, pourvu qu'il lance. Il ramasse, en plus des cônes, des bâtons et des brindilles ainsi que des débris d'écorce. Mais ce jeu finit lui aussi par le lasser. Il se gratte la joue et sent du même coup qu'il a faim. Ça fait un petit moment qu'il est parti.

Des billes bleu foncé brillent dans les fougères. Ni une ni deux, il s'accroupit pour ramasser les myrtilles tout en essayant d'écraser les moustiques de l'autre main rentrée dans sa manche, si bien que seuls les bouts des doigts dépassent. Il ne grappille pas autant de baies qu'il le voudrait à cause de ces fichues bestioles qui l'enquiquinent : elles ont trouvé comment s'introduire dans son sweat. Et elles s'acharnent sur lui, se cognent contre sa figure, lui effleurent les cils et les lèvres, bourdonnent dans ses oreilles. Le pire c'est d'ailleurs leur bruit, aussi tranchant pour les tympans que la pointe de leur trompe. Heureusement, elles s'envolent dès qu'elles sentent l'odeur de la crème anti-moustiques qu'il s'est passée sur le visage. Bien fait pour vous ! pense-t-il.

Il y a tout un tas de choses à découvrir par terre. Des choses mortes que personne n'a encore dénichées. L'intérieur d'un arbre fendu a un bois aussi rose que de la chair. À quelques pas d'ici, un gros morceau d'un tronc de bouleau est en état de décomposition avancée. Les écailles d'écorce dispersées tout autour feraient presque penser à des coquilles. Il pose le bout de sa botte sur la bûche et appuie doucement. Elle est toute molle.

Un autre tronc est envahi par des champignons jaunâtres, circulaires, qui ont l'apparence d'oreilles. Il y en a tellement qu'il entreprend de les compter, pour savoir combien d'oreilles il est possible d'avoir. Mais il perd le fil à cause des moustiques revenus à l'attaque autour de sa figure.

Une souche toute creuse a l'air d'une cruche que quelqu'un aurait posée dans les arbustes de myrtilles. Une couronne de

mousse entoure le trou. Il regarde à l'intérieur mais n'y voit rien de spécial sinon de l'humidité et des aiguilles de pin agglutinées les unes aux autres. Il aimerait bien plonger sa main dans le fond, peut-être qu'une souris ou même une famille entière de souris est en train de dormir. Mais il n'ose pas vraiment.

Plus loin, un oiseau glisse sans bruit d'arbre en arbre, comme s'il dessinait un trait entre les troncs. Le voyant du coin de l'œil, le garçon se relève et reprend sa marche. Il se met à chantonner, à parler tout seul, d'une petite voix rigolote. Il n'a pas particulièrement peur puisqu'il n'y a aucune raison d'avoir peur dans la forêt, sa maman le lui a promis. Pas de loups, pas d'ours, pas de bêtes qui voudront le manger. À part les moustiques.

Mais, au moment où les racines d'un arbre renversé se dressent devant lui, son estomac se noue malgré tout car il croit presque discerner quelqu'un. Un homme. Un homme des bois sans visage. Ce genre de bonhomme qui semble l'attendre de pied ferme, qui refuse de partir.

L'arbre mort ne ressemble à rien de ce qu'il a vu jusqu'à présent dans la forêt. Le tronc sur le sol se termine par un pied large et difforme, inébranlable et ténébreux. Après avoir patienté un instant, le garçon se hasarde à approcher. Vu de derrière, le pied arraché est parsemé de racines enchevêtrées, comme un système de conduits. Une fosse s'ouvre dans le sol, parsemée de feuilles de bruyère. C'est tellement noir entre les tiges. Inquiétant, et surtout très profond. Il y a du monde là-dedans, il en est persuadé. Peut-être qu'un blaireau a aménagé son terrier. Car les blaireaux vivent sous la terre. Bougons, avec des petits yeux. Ils ne sortent que la nuit, pour faire leur toilettage et creuser dans la terre.

Alors qu'il regarde au fond du trou, un craquement résonne.

Un pas, qui se faufile, en silence, à la dérobée, tout près.

D'un geste rapide, il rajuste sa capuche pour mieux voir.

Son regard fouille entre les conifères aux troncs raboteux, écailleux, qui s'élèvent comme des colonnes.

Il y avait quelque chose, il en est certain.

Il s'écarte légèrement en tendant le cou pour essayer de voir qui se trouve de l'autre côté des racines arrachées. Peut-être

que le blaireau est sorti de son terrier, qu'il est en colère à cause du garçon, parce qu'il louche dans sa maison ? Il ose à peine regarder ce qu'il en est vraiment.

Un mouvement. Une fourrure grisâtre.

Voilà ce qu'il voit.

Aussitôt il s'élance.

Il court vers la lumière, là où la forêt s'éclaircit.

La bruyère et les brindilles fouettent ses bottes en plastique.

Il suit la lisière du bois. Titube, trébuche.

Lorsque enfin il chancelle sur le sentier, là seulement il ose s'arrêter pour se retourner. Il chasse les moustiques qui s'amassent autour de son visage. On dirait que le voir épouvanté leur a redonné vie.

Pelotonnée dans le canapé avec sa lecture, sa mère le regarde, une petite ride sévère entre les deux yeux dès qu'il franchit la porte. Elle a cassé la tranche du livre pour pouvoir le tenir d'une main et, entre les doigts de l'autre, elle a enroulé son collier qui s'enfonce dans la peau de son cou.

Elle lui demande où il est allé et, le découvrant ruisselant d'eau, repose le bouquin pour l'aider à retirer son blouson. Ses cheveux ressortent dressés en mèches humides, un peu comme une couronne, et son pull forme des plis sur le milieu du ventre, mais il le rabaisse aussitôt pendant qu'il raconte ce qu'il a vu.

Car il a vu *une bête*.

— Une bête ? Mais quel genre de bête ?

— Une bête !

Elle lui ôte les bottes d'un geste vigoureux, retrouve au fond les socquettes tire-bouchonnées et détrempées, il a même les pieds rougis par l'humidité. Elle dit en soupirant :

— Magnus…

Il est obligé de s'allonger pour qu'elle lui retire le pantalon, mais le tissu mouillé lui colle aux cuisses. Le garçon cogne sa tête contre le plancher, ça les fait rire.

— Lâche ! dit-elle.

— J'peux pas ! répond-il en ricanant.

Il finit par se relever et, là seulement, parvient à s'en débarrasser. Elle le lui prend, lui demande s'il est allé se baigner. Il ne s'est pas risqué dans l'étang, au moins ?

Du sac ouvert par terre, elle sort un caleçon long avec des dessins de motos et de voitures customisées dont les pots d'échappement crachent des flammes. Une fois habillé, il grimpe sur le canapé et se cache sous le duvet. La fermeture éclair lui fait l'effet d'un ruban de dents glacées en acier, il se décale légèrement pour ne pas la sentir contre sa peau. Le revêtement du canapé est rêche, mais chaud là où sa maman était assise avant son arrivée.

Il la voit froisser du papier journal derrière le panier à bois puis enfourner les boules ainsi formées au fond de ses bottes. Elle étend les vêtements mouillés sur les chaises disposées autour de la table.

Il veut lui reparler de la bête qu'il a vue dans la forêt. Elle était grise.

— Mais quel genre d'animal c'était ?

Il réfléchit un instant, bouche ouverte.

— Je crois que c'était un lynx.

— Non, impossible.

— Un loup, alors ?

— Moi je crois plutôt que c'était un oiseau. C'est souvent le cas.

— Non, ce n'était pas un oiseau, insiste-t-il. Les oiseaux n'ont pas de fourrure.

Elle s'assied à côté de lui. Elle relève de l'index une lourde mèche de cheveux qui lui tombe sur le front puis ôte une aiguille de pin. Il regarde fixement par la fenêtre, il est toujours dans la forêt.

— Je t'assure, maman. C'était une bête.

Elle hoche la tête.

La pluie se remet à tomber, les gouttes ne tardent pas à tambouriner contre le toit.

L'averse a couché les queues-de-renard au bord du sentier. Tout est aplati, transformé, et luit d'un éclat exubérant. Il

pleut toujours un peu, le vent souffle légèrement. On le voit à l'oscillation des conifères, au scintillement dans les feuillus. Une rafale surgit parfois, qui projette les gouttes d'eau contre la vitre, vers son visage. Le ballon de plage bleu et blanc roule sur le sol, il est constamment là où on ne l'attend pas.

Des insectes gisent à touche-touche sur l'appui de la fenêtre. Ils se sont lovés les uns contre les autres pour mourir. Des mouches surtout, mais aussi des guêpes devenues folles. Ainsi qu'un papillon aux ailes fermées. Il les a repliées comme un livre. Sans quoi on ne verrait pas qu'il est mort, d'autant qu'il a gardé ses couleurs naturelles. Le garçon en a demandé le nom exact à sa maman, sans toutefois obtenir de réponse assurée :

— Un paon-de-jour. À moins que ce soit une petite tortue, je ne sais pas…

Il se penche pour s'emparer d'une petite boîte en écorce de bouleau posée sur la table. Bien qu'il la sache vide, il regarde quand même dedans. Il faudrait y mettre quelque chose, mais quoi ? Il l'ignore.

Une idée lui vient alors : il prend le papillon aux ailes repliées et l'y range, avec la plus grande délicatesse. Le couvercle refermé, il agite la boîte et entend l'insecte bouger à l'intérieur. C'est tout.

L'obscurité s'est épaissie dans la forêt, les papillons de nuit volent en tous sens autour de la lampe extérieure ronde. Ils percutent le globe éclairé, ensorcelés par sa lumière, comme s'ils voulaient pénétrer en lui. La brosse à dents à la main, le garçon essaie de les compter mais c'est impossible. Un seul ne bouge pas, plaqué contre le mur tel un petit triangle marron. Ses ailes ont l'air velues. Il se demande pourquoi il est si calme quand les autres sont aussi agités. Peut-être qu'il dort. Même si la nuit est tombée. Celui-là, il n'est pas comme les autres, pense-t-il. Mais tout le monde n'est pas comme les autres.

Sa mère, une main penchée sur la rambarde de la véranda, le regarde par-dessus son épaule.

— Allez, lave-toi les dents maintenant, dit-elle avant d'ôter la brosse de sa bouche et de cracher du blanc dans l'herbe.

Elle allume la lumière qui se répand sur le papier peint.

— Mais une courte, alors !

Il opine.

Pendant qu'elle lui lit une bande dessinée, elle se tait en plein milieu d'une bulle car il vient de lever la tête posée sur le bras de sa mère et regarde bouche ouverte vers la fenêtre.

— J'ai entendu quelque chose !

Elle s'accoude dans le lit et tend l'oreille à son tour. Les sauterelles tissent leurs stridulations, l'ombre de la couchette supérieure transforme le visage de sa mère en une face livide et ses yeux en deux écrins foncés. Une fissure s'ouvre entre ses lèvres.

L'instant d'après elle se rallonge.

— Il n'y a rien.

Le garçon refuse de la croire. Il saute sur le plancher et tire la serviette de bain qu'ils utilisent en guise de rideau. Il plaque une main en visière contre le filet anti-moustiques, tend le cou et sonde du regard le sentier derrière les planches noires de la barrière.

— On aurait dit que quelque chose marchait dehors. Quelque chose de gros !

Sa mère a reposé la tête sur l'oreiller.

— Ce n'était rien, voyons.

Il retourne se fourrer dans son duvet.

Pour autant, il reste aux aguets.

Les oreilles en alerte.

— Est-ce que je continue de lire ?

Il renifle, fait signe que oui.

Plus tard, une fois la lampe éteinte, un chuintement résonne sur le toit.

Il pleut, tout doucement. Sans conviction.

Il entend un moustique s'agiter dans la chambre, qui ne semble pas pour autant trouver le chemin jusqu'au lit. Il se

tait à intervalles réguliers. Le garçon songe qu'il réfléchit pendant ce temps-là.

— Maman… ?

Il entend à son souffle qu'elle dort déjà.

Une écharde de soleil tremble sur le plancher. Elle enfle, se transforme en tesson bombé aux attaques forcenées dans tous les sens dès qu'un souffle de vent agite la serviette. Étendu sur le ventre, le garçon regarde le tas de bandes dessinées posées par terre avant de finalement tendre le bras pour ouvrir la première sur la pile. Elle est consacrée à l'éléphant bleu Pellefant.

À côté de lui, il y a Filur, le clown magicien. Lui, il est méchant et bête. Il y a aussi Pip, la souris, souvent juchée sur le chapeau de Pellefant qui n'est pas un vrai chapeau mais une espèce de napperon jaune terminé par un pompon rouge juste au-dessus du front. Pellefant en porte un presque identique sur le dos, qui ressemble cette fois à un petit tapis.

Le garçon jette un œil aux autres illustrés. Mais ils sont ennuyeux car en noir et blanc. Ce ne sont que des bandes dessinées de cow-boys. Dans les cases, des visages aux yeux plissés. Les mots sortent de bouches uniquement fermées. À un endroit, des détonations de revolver. Un homme meurt. Mourir semble faire atrocement mal. Celui qui est tué se penche, la main appuyée sur le ventre. Les doigts aussi crochus que des griffes. Sur la dernière page de l'illustré, une planche annonce le sujet du prochain numéro. Le garçon la referme et entre à petits pas dans le salon.

Il voit un mouvement par la fenêtre. Sa mère est dehors. Ses cheveux font l'effet d'un seau brillant dans la lumière du matin. Elle se penche pour ramasser quelque chose. Dès qu'il ouvre la porte, elle se redresse.

— Qu'est-ce que tu fais ?

En plus d'un pardessus bizarroïde qui ressemble plutôt à un manteau gonflé, elle a enfilé un gant de jardin.

— J'ai comme l'impression qu'il y a une chauve-souris quelque part. Morte.

— Pour de vrai ? demande-t-il en s'approchant.

Ils cherchent ensemble, c'est lui qui la trouve.

Le petit animal est agrippé aux herbes, sans poids suffisant pour atteindre le sol, happé par la végétation comme une feuille morte juste tombée de l'arbre. Le garçon n'a jamais vu de chauves-souris. Et jamais non plus il n'aurait cru qu'elles seraient si petites. L'aile contient dans le milieu une griffe curieusement longue et crochue, c'est par elle que sa mère tient l'animal. La peau détendue est plissée et striée de veines minuscules. Même les oreilles, dont le pavillon est d'une grandeur curieuse et disproportionnée par rapport au corps, sont recouvertes de cette peau parcheminée comme chez une personne âgée.

— Elle porte un anneau, dit-il.

Effectivement, un petit anneau argenté brille dans l'oreille. Sa mère le touche du bout de l'index, avec prudence. Et quand elle tient comme ça la chauve-souris, l'aile prend une teinte un peu rosée dans la lumière du soleil.

— Pourquoi elle porte un anneau ?

— Je ne sais pas, répond-elle après un instant de réflexion.

Elle l'observe de plus près.

— Quelqu'un a dû la baguer…

— Pourquoi elle est morte ?

Comme il n'obtient pas de réponse, il repose sa question.

— Pourquoi elle est morte, maman ?

Examinant toujours la bague, elle répond d'une voix absente :

— Elle m'est rentrée dedans cette nuit. Quand je suis sortie faire pipi. Elle s'est cognée contre moi. Ici, précise-t-elle en désignant sa tempe.

Elle lâche la bague et agite la chauve-souris comme pour lui montrer comment elle se déplace au cours de la nuit.

— Elle a certainement été troublée par ma chemise de nuit étant donné que les chauves-souris sont attirées par les couleurs claires. Elle s'est mise dans mes cheveux, donc je l'ai arrachée et jetée. Droit dans le mur, ici. Et elle en est morte. Elle est si petite, tu comprends. Je ne l'ai pas fait exprès, je ne voulais pas qu'elle meure, je voulais juste m'en débarrasser.

Elle la fait rebondir si bien que l'animal sautille.

— Tu veux qu'on l'enterre ?

Le garçon se penche tout contre la petite tête très moche. Au fond de la figure fripée s'étirent deux yeux noirs aux allures de perles. Les dents dans la gueule ouverte ressemblent à des pics en verre. Il secoue la tête.

— Tu es sûr ?

Il hoche cette fois la tête.

Elle fait quelques pas sur la pelouse et lance la chauve-souris dans les orties qui forment un nuage vert derrière la barrière. Elle fend l'herbe pour aller se laver les mains à la pompe. Tandis qu'elle revient vers lui en souriant, elle s'essuie les mains sur sa chemise de nuit qui dépasse sous le manteau.

Ils prennent leur petit-déjeuner dehors. Sous le soleil qui les oblige à plisser les yeux. Il faut faire attention, dit sa maman en dépliant une couverture : l'herbe est si raide qu'elle crée des monticules sous le tissu, ils doivent le lisser convenablement pour que ce soit bien plat et agréable. Les moustiques qui volettent dans la lumière ne les inquiètent pas. Peu nombreux, ils ne semblent pas savoir ce qu'ils veulent.

Ils mangent des tranches de mie tartinées de pâte d'œufs de cabillaud. Ils se régalent, se regardent. Il est accroupi, elle assise en tailleur, les rayons du soleil pareils à une banderole sur l'un des genoux. Le visage du garçon est caché par la visière d'une casquette blanche où figure le nom d'un marchand de couleurs : NORDSJÖ FÄRG.

Entre deux bouchées, elle lui raconte que sa grand-mère maternelle ne sentait plus les moustiques. Tout ça parce que, un jour où elle est allée cueillir des myrtilles, elle a été tellement piquée qu'elle a eu de la fièvre et s'est perdue dans la forêt. Depuis ce jour, elle se fichait qu'il y ait des moustiques puisqu'elle était immunisée contre leurs piqûres.

Et les chauves-souris ? veut-il savoir. Est-ce qu'on peut être immunisé contre elles aussi ?

Elle lui explique que les chauves-souris ne sucent pas le sang.

— C'est juste dans les livres alors ? demande-t-il.

— Oui, et pas en Suède.

Du bout du doigt, elle essuie sur sa lèvre supérieure un peu de pâte à tartiner.

— Les nôtres, elles ne mangent que les insectes et les papillons de nuit.

L'information déçoit le garçon. Il a pourtant vu de ses propres yeux les dents de la chauve-souris. Elles étaient aussi acérées et tranchantes que des aiguilles. Lui, il est quasi certain qu'elles *peuvent* sucer du sang si elles le veulent.

— Oui, convient-elle. Si elles ont vraiment vraiment faim.

— Peut-être que du coup tu es immunisée toi aussi, maman ?

— Sauf qu'elle ne m'a pas mordue.

— Oui, mais imagine !

— Certes, répond-elle la bouche pleine. Dans ce cas je le suis effectivement.

Il y a tout près d'ici un endroit où on peut se baigner et, comme le soleil est brûlant aujourd'hui, ils décident d'y aller. Ça tombe bien, ils doivent aussi faire des courses. Ils fourrent les affaires de plage et un masque de plongée dans un sac et s'engagent à la hâte sur le sentier. Le garçon secoue les pans du peignoir qu'il a enfilé et laisse les moustiques s'approcher avant de les écraser.

À cause du soleil qui a cuit la voiture pendant des heures, une odeur forte de tissu éponge et de plastique chauffé le frappe au visage quand il grimpe sur la banquette arrière, elle aussi d'une chaleur incandescente. Il est obligé d'utiliser le peignoir en guise de siège, accroupi comme un petit singe.

Un emballage de glace traîne sur le plancher. Voyant les rayures du papier scintiller dans la lumière, il se rappelle que sa maman lui en a acheté une sur le trajet aller. Il aura le droit d'en avoir une autre aujourd'hui ? Elle approuve, mais avec l'air de celle qui n'écoute que d'une oreille. Elle tourne la clé dans le démarreur et recule sur le sentier cahoteux à une telle vitesse qu'il est propulsé en avant.

— Assieds-toi correctement ! dit-elle.

Sa remarque le fait rigoler, il bascule d'un côté sur l'autre, lui demande de recommencer. Elle refuse, mais lui envoie un petit sourire dans le rétroviseur.

Le lieu de baignade n'est vraiment pas très loin : il est même surpris de voir qu'ils se garent, un petit moment après, sur un parking gravillonné en pleine forêt. Les pommes de pin craquent sous leurs chaussures tandis qu'ils suivent le sentier qui mène au lac. Les aulnes étendent leurs grandes feuilles brillantes au-dessus du ponton et se mélangent aux roseaux.

Ils sont seuls. Mais quelqu'un a dû venir tout récemment car un petit monticule de coquilles d'escargot a été dressé dans l'herbe, au bord du rivage. Une petite pyramide. Les escargots ne pas sont bien gros et leur coquille est toute fine. Le garçon n'ose pas y toucher, il ne veut rien casser.

L'eau a une drôle de teinte rouge qu'il essaie de capturer dans ses mains jointes, mais la couleur ne s'y fixe pas. Elle est présente uniquement dans le lac, lui explique sa mère, qui en réalité n'est pas un lac mais un bras du fleuve Dalälven. Elle s'est assise sur le ponton, une serviette sur les épaules et une main en visière.

À l'aide d'un bâton il soulève des filaments d'algues grasses qu'il entasse sur la grève. C'est un jeu silencieux. Les seuls bruits proviennent de l'eau qui retourne s'écouler dans l'espèce de lac. Le soleil perce de temps à autre les nuages. Le garçon finit par essayer son masque de plongée. Il regarde le sable qui ondule au fond. Il voit un petit poisson nager, un alevin qu'il tente de pêcher à l'aide de son masque, mais sans y parvenir.

L'épicerie se trouve dans une vieille construction en bois aux stores décolorés par la lumière du jour, avec de petits panneaux publicitaires vides sur les murs. Le magasin a l'air fermé, mais sa maman lui assure le contraire. Elle marche vite, elle est soudain très pressée. Un escalier mène à la porte, une tache de rouille s'étale sur la rambarde en acier. Il aperçoit sous les marches, à travers la grille métallique, un objet brillant. Vite il contourne le perron, se glisse à genoux dessous et farfouille dans la poussière : une petite cuillère blanche en plastique, des mégots, des bouts de papier, mais hélas pas de pièces de monnaie, rien que des capsules de bouteille. Il en fourre quelques-unes dans la poche de son peignoir.

— Qu'est-ce que tu vas en faire, dit sa mère, mais il ne répond rien car il entend que ce n'est pas une question.

Ils remplissent ensemble le panier de commissions. Il pose une saucisse de cervelas car il trouve qu'ils doivent en manger. Puis il va chercher des packs de lait qui ne sont pas aussi faciles à trouver qu'à la maison car ils ne ressemblent pas à ceux qu'ils achètent d'habitude.

Ils se placent dans la file d'attente à la caisse, derrière une vieille dame qui n'a pris qu'une bouteille de sirop de sureau. Là, sa maman pose une main sur sa tête et touche ses cheveux qui commencent à sécher et à rebiquer.

— Elle était bien cette baignade ? demande-t-elle, mais là non plus il ne répond pas.

Elle lui a acheté un illustré. Il regarde les cases avec insistance, en essayant de deviner ce qui figure dans les bulles.

L'herbe est sèche, elle mériterait d'être tondue, dit-elle, le sac de commissions à la main, devant les touffes qui brillent dans le soleil de l'après-midi. Ça leur permettrait ensuite de jouer au croquet. Mais il faut d'abord porter les courses à l'intérieur. Il n'a qu'à s'en occuper, car elle a super envie de faire pipi, ajoute-t-elle en courant aux cabinets.

Il charrie des deux mains le sac en papier lourd comme tout, grimpant ainsi chargé les marches de la terrasse, franchissant la porte qu'il referme tout de suite. Il fait lourd à l'intérieur, il entend un insecte vrombir contre une fenêtre. Il repose le sac devant le frigo, ouvre la porte. Et recule immédiatement.

Car il la voit posée devant lui, sur la grille, à côté de la pâte aux œufs de cabillaud.

Petite, velue, grisâtre. Avec ses ailes recroquevillées contre le corps. Le visage qui rappelle une tête réduite de chien. Les yeux arqués, étranges.

Il se précipite dehors, les pans du peignoir volettent dans sa course.

Sa mère sort à l'instant des WC, un journal replié à la main. Elle l'observe d'un regard interrogateur.

Quand, à bout de souffle et d'une voix stridente, il lui raconte ce qu'il vient de découvrir dans le frigo, elle refuse de le croire. Elle file dans le chalet sans un mot, sans l'attendre.

Elle fixe la chauve-souris. Brusquement elle s'énerve. Elle dit un gros mot, "Putain !". Et elle l'accuse : c'est lui qui l'a mise là.

Entendant cela, il fond en larmes. Lorsqu'elle se rend compte que ses sanglots sont agités par le désespoir mais aussi par la colère, elle s'agenouille devant lui. Elle demande si c'est sûr que ce n'est pas lui.

— Mais oui c'est sûr !

Il frotte ses yeux remplis de larmes, y appuie ses paumes, renifle.

— Dans ce cas, dit-elle, c'est quelqu'un qui a voulu nous faire une blague.

Elle arrache un morceau d'essuie-tout et saisit d'une main la chauve-souris. Elle va la jeter au même endroit mais la lance encore plus loin cette fois, entre les troncs. Le papier retombe mollement comme la feuille blanche d'un arbre. Elle retourne ensuite chercher la grille du réfrigérateur, qu'elle récure sous la pompe. Le garçon lui demande s'il y a du sang sur les barreaux. Elle ne répond pas.

Les aiguilles de pin accumulées dans les plis de la bâche tombent par tas entiers quand ils dévoilent la tondeuse. Une superposition de cartons aplatis et ramollis par l'humidité protège le couvercle. Quand le garçon les retire, une colonie de perce-oreilles décampe dans tous les sens comme autant d'étincelles marron.

— Qu'est-ce qu'ils font, mais qu'est-ce qu'ils font ! s'écrie-t-il, excité et effrayé à la fois.

Sa mère secoue la poignée. Entendant l'essence clapoter dans le carburateur, elle tire sur la corde de lanceur. Après plusieurs tentatives infructueuses, elle redresse le dos et grimace en direction du soleil.

Le garçon se gratte la joue où s'étire une rangée de piqûres de moustique.

Il s'enfuit au moment où le moteur crachote enfin, et va s'asseoir sur la terrasse. Les mains plaquées contre les oreilles, il regarde sa mère tourner la tondeuse dans l'herbe haute et abondante. C'est un combat. Le moteur cale en permanence : il démarre, ronfle, et puis s'éteint. Le garçon plisse les yeux à cause du soleil qui s'est coincé entre deux troncs et brille droit sur lui. Il voit sa maman se mettre à genoux pour nettoyer sous le couvercle, puis il regarde les siens, le duvet qui scintille dans la lumière. À l'endroit où il avait une croûte, la peau est maintenant rose pâle et légèrement gonflée ; peut-être que ça deviendra une cicatrice, a dit maman. Il appuie sur un bouton rouge, se met à se gratter le mollet, un trou se forme aussitôt. Il a eu beau bien faire attention et fermer la porte du chalet, les moustiques ont quand même réussi à entrer. Le pire, ce sont les coudes et les jambes : dès qu'il dort, ils y font la fête. Ils s'installent d'abord sur la tapisserie ou sur le plafond et ne se montrent pas avant la nuit. Là seulement ils quittent leur poste de guet et entament leur descente.

— Magnus !

À moitié relevée, sa maman désigne la clairière à la perpendiculaire du chalet, où les branches de sapin s'entrelacent et obscurcissent tout. Qu'est-ce qu'elle lui montre ?

Il ne voit rien. Puis il aperçoit quelque chose bouger, là-bas. L'instant d'après il repère une tête grise, qui pointe hors de l'herbe. Des oreilles ramenées en arrière, noueuses. Des moustaches qui pendent de la bouche comme de longs filets de bave. Un front aplati, satiné, tourné vers eux.

— Tu le vois ? demande-t-elle. Tu vois le lièvre ?

Quelle surprise d'avoir un animal de la forêt aussi près de leur cour, c'est passionnant… Se dire qu'il a envie d'être auprès d'eux. Ils préfèrent entrer dans le chalet pour ne pas l'effrayer, la pelouse attendra. Et qui sait, peut-être qu'il y a des petits dans l'herbe ? Des bébés lièvres minuscules, qui sont des lièvres quand même.

Sa mère ouvre une soupe de légumes en boîte qu'elle réchauffe sur la cuisinière pendant que, collé à la fenêtre, il

lui rapporte l'endroit où se trouve le lièvre, ses faits et gestes. Et tant pis s'il reste plus ou moins immobile. Ses mâchoires mastiquent de temps à autre, mais sinon il garde la même position, à regarder droit devant lui.

Lorsqu'ils se retrouvent devant leur assiette et soufflent sur leur soupe, il demande qui a posé la chauve-souris dans le frigo.

Elle ne le sait pas.

Peut-être celui à qui ils louent le chalet ?

— Non, c'est quelqu'un d'autre, répond-elle doucement, en tournant sa cuillère entre les légumes fumants. Ou quelqu'un qui se promenait dans la forêt et nous a vus la jeter. Il y a beaucoup de gens qui viennent pêcher dans la cascade et qui campent à côté. C'est une personne qui aura voulu nous faire une blague.

Est-ce qu'elle trouve que c'est une blague rigolote ?

— Non. Je ne la trouve pas rigolote du tout.

— Moi non plus, dit-il les yeux fixés sur son assiette.

Ils jouent aux cartes.

— Gagnéé ! hurle-t-il en les mélangeant.

La tête sur les coudes appuyés sur la table, sa maman fait semblant d'être vexée, ce qu'il trouve amusant. Elle porte une chemise de nuit avec des rayures horizontales et des bretelles sur les épaules, la peau brille à l'endroit où la clavicule est bombée. Elle a un coup de soleil en haut des bras et on voit jusqu'où la serviette l'enveloppait : ça forme un bord.

Il fait un peu la tête quand elle ne veut plus jouer. Il brasse les cartes au dos strié bleu et blanc, joue un petit moment tout seul, mais ce n'est pas pareil. Il se met à colorier au stylobille un illustré, dans l'espace blanc entre deux cases. De là, il dessine sur ses phalanges, juste histoire de voir ce que ça donne. Mais ce n'est pas terrible.

C'est au moment où il va vérifier que le lièvre est toujours dans l'herbe qu'il remarque le renard. Immobile sur le sentier, il fixe un point de ses yeux ronds, jaunes et brillants.

Le garçon sursaute et s'écrie :

— Viens ! Dépêche-toi !

Sa mère repose son livre et s'approche de la fenêtre.

— Oh, ça alors ! fait-elle, et elle place sa joue contre celle du garçon.

Ils observent le renard ainsi, un long moment, jusqu'à ce qu'elle dise :

— Il a senti la présence du lièvre. L'odeur est restée dans l'herbe. Il croit sûrement qu'il est toujours là quelque part.

— Et il l'est. Regarde là-bas !

Tendant le cou, elle se rend compte qu'il a raison.

Le lièvre se révèle sous la forme d'une tache gris foncé qu'on devine entre des touffes d'herbe.

— Il n'y a pas de danger, dit-elle. Il va se sauver à temps, tu vas voir.

Le renard vient de dresser ses oreilles, qui ressemblent à deux écopes sur sa petite tête. Il oriente sa truffe noire en direction du lièvre.

— Ça y est, il l'a flairé. Regarde ses moustaches.

À l'arrière du corps maigre tout en ondulations, où les côtes se dessinent jusqu'à évoquer une grille, la queue est droite, pareille à un fardeau hirsute et gris. Les babines abaissées sont retroussées aux extrémités. L'animal avance maintenant lentement, à petits pas il se faufile dans l'herbe, la tête au ras du sol. Ses pattes graciles et rapides sont brunâtres sur l'avant, comme si elles avaient pataugé dans la boue.

Le garçon sent un chuchotement dans son oreille :

— Il y a des odeurs bizarres pour lui. C'est parce qu'on était dehors, toi et moi. Je crois qu'il n'arrive pas à trouver le lièvre.

Mais si.

Le renard se dirige droit vers les oreilles en pointe, qu'on voit sortir de l'herbe. Les deux animaux se dévisagent un bref instant, puis le renard s'assied. Juste à côté du lièvre. Et ils demeurent dans cette position, l'un contre l'autre, le regard tourné vers le chalet.

— On dirait qu'ils sont amis ! s'exclame le garçon.

L'ampleur de ses propos pousse la mère à rapprocher sa tête de la fenêtre. Ses pupilles se dilatent derrière les verres de lunettes, passent frénétiquement d'un point à l'autre.

Au bout d'un moment c'en est trop pour elle : du plat de la main, elle frappe contre la vitre. Le bruit fait sursauter le

garçon grimpé à genoux sur la table. Puis, non contente de frapper à nouveau sa paume contre la vitre, elle cogne ensuite du poing. Un cliquetis résonne.

— Mais fais pas ça ! s'écrie le garçon.

Les deux animaux ne sont pas effrayés pour autant.

Ils restent parfaitement immobiles.

Elle prend alors deux casseroles dans un placard de la cuisine mais, en sortant, elle en échange une contre la hache à bois. Les animaux ont un mouvement de recul lorsque la porte s'ouvre sur elle. Elle avertit le garçon qu'il doit rester à l'intérieur. Il ne lui obéit pas et se faufile derrière elle. Lui aussi il veut voir.

Clang, clang, clong ! fait la hache en heurtant la casserole.

Elle marche à pas tout aussi retentissants, en frappant le sol.

Le renard court un peu plus loin puis s'arrête pour la regarder, de profil, du coin noir de l'œil. À cause de ses pattes légèrement fléchies, l'herbe cache son ventre. Là, il couche ses oreilles en arrière, fronce la truffe et retrousse les babines. Voyant ses dents jaunes dégoulinantes de salive, la mère se fige. Mais juste quelques secondes. À l'issue desquelles elle fonce dans sa direction, la hache brandie, prête à l'abattre sur lui. Là seulement le renard déguerpit à toute allure : il se coule entre deux rondins de la barrière et disparaît pour ne plus reparaître.

Le lièvre, lui, est pour ainsi dire cloué au sol. Il a l'air d'obliger ses pattes arrière à rester tranquilles. Il tremble bouche ouverte, si bien que les incisives de la mâchoire inférieure sont apparentes. Les oreilles aux pointes noires semblent usées.

À peine se tient-elle penchée au-dessus de lui qu'il s'échappe avec un bond d'une étonnante agilité. Il court autour d'eux en décrivant une boucle et s'approche si près du garçon que celui-ci pousse un cri. Après quoi il décampe et n'est plus qu'un sautillement répété dans l'herbe.

La mère respire bruyamment par le nez. Les pommettes et le front sont luisants de sueur, les narines brillantes. Elle presse les lèvres l'une contre l'autre.

Le garçon la bombarde de questions : il tient à savoir pourquoi elle a fait peur aux animaux. Ils étaient amis ! Pour seule

réponse, elle le pousse en direction du chalet et, quand ils sont revenus à l'intérieur, elle ferme la porte à clé.

— Ils avaient un problème, dit-elle en lui coupant sa saucisse en morceaux.

Et ça le déconcerte qu'elle le fasse, elle qui n'arrête pas de lui répéter qu'il est assez grand pour s'en charger lui-même.

— Ils étaient malades. Tu comprends ?

Elle a la voix tendue, ses yeux se tournent sans relâche vers la fenêtre. Elle ne s'est rien préparé à manger, son assiette est vide, à l'exception de rayures au fond. Si le soleil dessine toujours quelques taches au bout du sentier, tout s'est rabougri au-dessous des arbres, il y fait noir.

Au bout d'un moment elle se penche sur lui et le regarde.

— Tu veux rentrer à la maison ?

Le garçon a la bouche pleine de macaronis. Il finit de mâcher et lui rend son regard. En prenant son verre de lait, il lui demande :

— Et toi ?

Elle renifle en guise de réponse, des ridules apparaissent autour de ses yeux.

Il devrait être couché depuis longtemps, mais sa maman semble l'avoir oublié. Il est assis à côté du poêle, là où le lino est jonché d'éclats de bois, de bouts d'écorce et de petits morceaux de journal déchiré. Une jambe remontée contre lui, il a posé son menton sur le genou. Ses figurines sont disposées les unes derrière les autres, en un long cortège. Il s'est dit qu'elles allaient faire une espèce de concours.

Toujours assise à la table, sa mère regarde par la fenêtre. Elle vient de se figer, le dos rond, les coudes sur le plateau. Raison de plus pour qu'il sursaute quand tout à coup elle se lève. La chaise craque, manque de s'effondrer.

Il l'observe.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demande-t-il.

Or elle ne répond pas. Elle fixe la fenêtre, regarde dehors.

Il vient la rejoindre.

— C'est le renard ? veut-il savoir.

Les mains plaquées à la perpendiculaire de sa bouche, elle respire lourdement contre la vitre.

— Maman ?

Quand il essaie de grimper sur la table, elle le repousse par terre, d'un geste si violent qu'il tombe presque à la renverse.

— Non ! hurle-t-elle.

Il n'est pas triste. Mais en colère.

Tout ce qu'il veut, lui, c'est voir ce qu'elle voit.

Il tente à nouveau de s'approcher de la fenêtre et, lorsqu'elle fait un pas de côté pour lui en bloquer l'accès, il court vers la porte.

— Magnus !

Elle crie de toutes ses forces. C'est plus une supplication qu'un cri, et sa voix se brise quand elle le pousse. Elle essaie d'attraper son fils et se cogne la hanche contre la table de la cuisine.

Mais il a déjà réussi à sortir.

Il a déjà disparu.

Dans la mesure où la première photo de Magnus Brodin, imprimée dans le quotidien local *Gefle Dagblad* le 24 juillet 1978, s'étend sur plus de quatre colonnes, nul besoin de lire le gros titre pour comprendre qu'il est arrivé quelque chose de grave au garçon ; il en va toujours ainsi lorsqu'un visage fait la une d'un journal.

Cette photo de lui sera aussi la seule à être publiée – un cliché en noir et blanc obtenu dans un photomaton à pièces. Il a des cheveux d'une épaisseur inhabituelle, avec une frange coupée dans le milieu du front. Il ne regarde pas l'objectif, mais a le visage tourné sur le côté. Il a l'air perplexe, presque en proie à la peur, je trouve. On se prête volontiers à imaginer qu'une infime part de sa destinée se reflète dans sa rétine. Comme une lueur obscure.

Sur une autre photo publiée dans la presse, on voit un petit groupe d'hommes dans l'herbe, elle leur arrive jusqu'à la taille. Tous vêtus d'une chemise blanche à manches courtes, avec des pattes boutonnées sur les épaules, ils ont la barbe touffue sous leurs lunettes de soleil modèle aviateur. L'un d'eux tient un porte-documents noir, ce qui fait un peu office d'accoutrement dans l'endroit où ils se trouvent, en pleine forêt.

La lecture de la légende révèle qu'ils sont inspecteurs au sein du service technique et scientifique de la police de Falun. Ils semblent troublés.

Il n'est pas faux d'affirmer qu'on a affaire à une image éloquente.

Les journaux ont indiqué dans un premier temps que Magnus avait été kidnappé. Or, quelques jours plus tard, ils n'en étaient plus aussi sûrs. Le quotidien national *Expressen* posait directement la question : Magnus a-t-il été kidnappé ? Le cap franchi en toute conscience par la presse, passant de la certitude inébranlable à une certaine incertitude, reflétait le raisonnement des enquêteurs.

La mère de Magnus, Mona Brodin, soutenait qu'un géant avait surgi de la forêt et enlevé son enfant. Et, bien que les inspecteurs de la police scientifique de Falun aient accumulé des preuves qui, si étrange que cela puisse paraître, semblaient corroborer ses allégations – ils avaient retrouvé, à différents endroits proches du chalet, des traces de pas d'une taille et d'une profondeur uniques –, ils n'ont guère prêté foi aux détails invraisemblables de son témoignage. Au lieu de quoi ils ont pensé que le garçon avait été ravi sous les yeux épouvantés de sa mère par un type extraordinairement grand qui s'était ensuite fondu dans la noirceur opaque des conifères desquels il était sorti de façon si menaçante dans cette nuit de juillet. Ou alors, les traces provenaient d'une personne qui n'avait strictement rien à voir avec l'affaire. Dans tous les cas, qu'était-il advenu du garçon ?

La crédibilité de Mona Brodin a été réduite à zéro, au sens propre du terme, étant donné qu'elle possédait une ordonnance de Lexomil dans son sac à main. Un discrédit d'autant plus catégorique qu'elle insistait pour parler des animaux de la forêt : elle soutenait mordicus que, le jour même de la disparition de son fils, elle avait vu devant le chalet un renard et un lièvre qui ne se montraient pas le moins du monde farouches comme cela leur est pourtant naturel. C'était aussi aberrant qu'incohérent. Ses propos n'ont pas été repris par la presse.

Le médicament avait-il pu occasionner une hallucination ? N'y avait-il en définitive aucun ravisseur ? Avait-elle pu, *elle-même*, mettre fin aux jours du garçon ? Ces questions, et surtout la dernière, se déposaient sur l'histoire comme de la

morve repoussante. L'horrible est devenu synonyme de tragique et, lorsque la presse n'a plus consacré aucune ligne à l'affaire, Magnus Brodin a semblé disparaître une seconde fois.

Les reportages, publiés dans *Expressen*, *Gefle Dagblad* et un autre journal dont j'ignore le nom, ont été découpés avec méticulosité, pour ne pas dire avec soin. Et s'il est probable que Sven ait tenu les ciseaux, je penche plutôt pour Barbro : les articles consacrés à Erika ont en effet les mêmes côtés fins et rectilignes ; qui plus est, elle a disparu juste avant l'été 1979, donc quelques mois après le décès de Sven.

Erika habitait à Ockelbo. Toutefois, ses vêtements ont été retrouvés dans la baie de Hedesundfjärden, donc à quelques encablures seulement de celle de Färnebofjärden où, l'été d'avant, une vaste battue avait été mise en œuvre pour retrouver Magnus Brodin. De ce fait, beaucoup redoutaient qu'il s'agisse du même malfaiteur. Peut-être le fameux ravisseur existait-il malgré tout, un fou qui sévissait dans la forêt, capturait et assassinait les enfants. Puisque Barbro avait conservé les coupures de presse sur Erika, sans doute croyait-elle elle aussi qu'un lien existait entre les deux affaires.

Que ça s'était reproduit.

Or ce n'était pas le cas.

Erika a été retrouvée dans le fleuve, non loin de l'endroit où ses vêtements avaient été repêchés quelques semaines auparavant. Elle avait été étranglée. L'auteur du crime était un malade mental dont le mobile n'a jamais vraiment été élucidé. J'ai lu sur le Net qu'il s'est mis en colère sous prétexte qu'elle avait fait des gribouillages à la craie dans l'entrée de l'immeuble dont il affirmait assurer la surveillance, mais je ne sais pas si on peut qualifier ça de mobile, ni si ça s'est vraiment passé de cette manière.

Je suis en revanche sûre d'une chose : le meurtrier d'Erika, qui du reste s'appelait Harald Andersson, n'avait rien à voir avec la disparition de Magnus Brodin.

Après avoir passé je ne sais combien d'heures le nez sur les articles, je n'oserais trop m'exprimer sur les souvenirs que je garde de la disparition de Magnus Brodin qui, du moins au début, a suscité une grande couverture de la part de la presse, des radios et de la télévision – aujourd'hui nous dirions : de la part des *médias*. Les papiers jaunis où s'étalent des colonnes de texte et les photos à gros grains qui représentent des hélicoptères, des policiers et des routes forestières désertes forment un puzzle qui a escamoté les vagues réminiscences.

Il est vain de fouiller dans ma mémoire et de revenir en arrière : cela revient à gratter une couche de peinture qui elle-même en escamote une autre. Mais son visage demeure présent en moi, comme une tache floue. Et, bien sûr, je trouvais toute cette histoire particulièrement scabreuse. D'abord qu'un enfant puisse être enlevé de cette façon, en Suède, par un inconnu ; puis, encore plus scabreux, qu'on en vienne à la conclusion que c'était sans doute la mère qui avait tué son enfant.

N'ai-je pas ratissé mon esprit en quête de pressentiments, peut-être ?

De *mauvais* pressentiments ?

Cet été-là j'étais enceinte de Susso et, même si je n'en ai pas de souvenir particulier, j'aurais quand même dû à une occasion ou une autre poser ma main sur mon ventre en regardant le visage de Magnus dans les journaux, non ? N'aurais-je pas dû sentir que la destinée de mon enfant pas encore née était liée à celle de ce garçon déjà mort ? N'aurais-je pas dû sentir un frisson parcourir mon corps ?

DIMANCHE DOUZE DÉCEMBRE
DEUX MILLE QUATRE

Elle roulait entre des intervalles de neige. Un tourbillon de grains voltigeant dans la lumière des phares, tamponnant par vagues le pare-brise avec un bruit sourd. Les flocons tombaient parfois si dru qu'ils l'obligeaient à se pencher sur le tableau de bord et à plisser les yeux. Les essuie-glaces avaient beau crisser à plein régime, leur action ne changeait strictement rien à la visibilité. Et malgré l'arrêt temporaire des chutes de neige, elle ne parvenait pas à se décontracter. Car les rafales balayaient la chaussée en spirales, s'entortillaient sans relâche d'un côté sur l'autre, pouvaient à chaque instant virevolter et l'aveugler. Dès qu'elle croisait un poids lourd ou était dépassée par une voiture, elle se retrouvait murée dans une chambre blanche, un enfermement capable de durer une, deux, ou dans le pire des cas, trois secondes. Durant ces laps de temps, elle retenait son souffle et se cramponnait au volant. Et lâchait des malédictions entre ses lèvres serrées.

Mais au moins il faisait clair. La forêt de sapins formait une ceinture effrangée qui séparait le paysage gris clair du ciel gris clair.

Comme elle n'avait aucune envie de se fader le jacassement de la radio ni d'ailleurs les chants de Noël qui commençaient déjà à y être diffusés, elle conduisait depuis maintenant plus de deux heures avec le seul ronflement du moteur dans les oreilles, qui lui vrillait de plus en plus les tympans. Elle jeta un œil sur le plancher devant le siège passager où elle avait jeté les CD de Cecilia, déçue de ne pas y trouver de musique qu'elle connaissait. Or là elle était contrainte de mettre

quelque chose. Aussi se pencha-t-elle et attrapa le premier de la pile, sans nom. La surprise pouvait se révéler passionnante. Hélas il n'y avait pas de musique gravée dessus, rien en tout cas que le lecteur CD puisse déchiffrer, donc le boîtier prit le chemin inverse et échoua parmi ce qui y traînait déjà. Des raclettes pour pare-brise, des tickets de caisse chiffonnés, une paille flexible, des boîtes de tabac à chiquer, un bidon ayant contenu du liquide de refroidissement, des peaux desséchées de clémentine, une moufle avec une étiquette sans rien dessus, des serviettes en papier de la station-service Statoil dans lesquelles elle s'était mouchée puis qu'elle avait balancées par terre puisque ça de plus ou de moins ne ferait guère de différence. Sa sœur avait bien une maison impeccable, notamment avec des orchidées blanches en fleur et des mots d'amour encadrés, mais cette méticulosité prenait fin à la portière de sa voiture.

Elle souleva du siège son portable pour vérifier l'heure.

Elle devrait quand même bientôt arriver, non ? Elle tenta de se rappeler la dernière fois qu'elle avait vu un panneau.

À un croisement elle aperçut quelque chose derrière la congère. Elle leva le pied de l'accélérateur. Ça pouvait être un scooter des neiges, parfois ils roulaient en brûlant la priorité. Ou peut-être ces abrutis de rennes qui ignoraient tout autant le code de la route. Un vieux bonhomme à barbe rousse se profila devant elle, conduisant un chasse-neige, bien qu'il n'ait pas grand-chose à déblayer. Sans doute était-ce l'habitude qui le poussait dehors. Ou la joie d'être juché sur son engin.

Elle prit une profonde inspiration. Se renfonça le plus profondément possible dans son siège et rejeta la tête en arrière.

Dans le rétroviseur lui apparut le nuage blanc qui volait au passage du chasse-neige lancé à toute allure.

Tournant à droite juste avant l'entrée de Jokkmokk, elle s'engagea sur une route qui serpentait le long des lacs, en direction de Kvikkjokk et des hauts plateaux bombés sur la ligne d'horizon. Un panneau marron craquelé par le gel avait

autrefois indiqué que cette route montait au parc national de Sarek. La seule pour y accéder. Un chemin ancestral, elle le savait. Carl von Linné l'avait parcouru à pied quand il s'appelait encore Carl Linnæus, lors de son voyage en Laponie. Ou peut-être se déplaçait-il d'ailleurs à cheval.

Elle ne tarda pas à voir le panneau, en lettres blanches sur fond bleu : VAIKIJAUR. Des rameaux de bouleaux s'entrelaçaient autour de lui et la neige s'entassait comme une visière sur son extrémité inclinée. Elle vit le lac se profiler entre les arbres, semblable à un disque blanc. Il portait le même nom que le village. Quoique, en fait c'était l'inverse.

Elle ralentit, passa en seconde et, collée au volant, laissa son regard défiler entre les maisons disséminées des deux côtés de la chaussée.

Des étoiles de l'Avent aux fenêtres. Des guirlandes électriques entortillées autour de broussailles dépouillées. Des poubelles communales vertes en plastique, gelées dans les congères. Des antennes paraboliques grises sur les toits. Sous l'auvent de porte, des luges et les outils nécessaires pour déblayer la neige : pelles, balais-brosses ; dans tous les foyers le même attirail. Sur un fil à linge, un corsage bordeaux flottant au vent était le rare objet rappelant vraiment une présence humaine.

Pour pouvoir lire les noms sur les boîtes aux lettres, elle devait traverser la route d'un côté sur l'autre. Åke et Maud Kvickström. Et Tomas… Elle poursuivit sur ce mode, les yeux plissés. Malgré les nombreuses boîtes enfouies sous la neige, elle se dit qu'avec un peu de chance elle allait dénicher la bonne. Justement, elle trouva le nom qu'elle cherchait, peint à la main, sur un vieux couvercle en tôle.

Mickelsson.

La maison semblait crouler sous le poids de la neige qui pendait du toit comme une moulure boursouflée. La propriété descendait vers le lac où, sur l'autre rive, à travers une brume grumeleuse, elle devinait les troncs longilignes des futaies de bouleaux. Est-ce qu'il neigeait là-bas ?

Elle stoppa la voiture à la perpendiculaire de celle stationnée dans l'entrée, éteignit le moteur mais demeura un long moment sur son siège pour observer la maison, soudain saisie par le doute que le silence charriait dans sa traîne. La voiture était une vieille Opel au pare-brise arrière décoré ici et là d'autocollants : des fleurs de mai* aux larges pétales, décolorées.

Sept points incandescents luisaient dans la fenêtre de la cuisine, ils ondulaient jusqu'à former une crête dans le milieu. Une échelle en métal léger était posée contre le mur jusqu'au toit, un amas de neige coiffait chacun des échelons.

Elle claqua la portière pour annoncer son arrivée. Le regard rivé sur son portable, elle suivit le sentier étroit et déblayé qui menait à l'auvent. La porte était surmontée d'une couronne de buis ornée de rosettes et de coquillages couleur émeraude. Elle fut surprise de constater qu'on lui ouvrit avant même qu'elle n'ait eu le temps de frapper. Les sourcils froncés, elle recula d'un pas et s'agrippa à la rambarde.

Sur le seuil se tenait une femme maigrelette aux cheveux gris clair, coupés court juste en dessous des oreilles. Elle portait sous sa veste trois quarts en tricot un corsage décoré de broderies qui remontaient vers la gorge. Elle appuya une main sur sa poitrine, comme sous l'effet d'une douleur.

— C'est vous, Edit ?

La dame acquiesça.

— Susso Myrén, indiqua celle-ci en lui tendant la main.

Les salutations terminées, Edit recula dans l'entrée. Susso retira ses bottes et ouvrit sa parka qu'elle garda cependant sur elle : elle n'excluait pas devoir repartir sur-le-champ. C'était souvent le cas.

À cause du seul éclairage venant du chandelier électrique que Susso avait vu depuis sa voiture, il faisait sombre dans la cuisine, qui plus est un peu frais. Sur la porte du réfrigérateur qui vrombissait à tout rompre, comme prêt à rendre l'âme,

* La fleur de mai est une cocarde en papier, d'une couleur différente chaque année, vendue au printemps par les enfants. Les fonds ainsi récoltés servent des œuvres caritatives, notamment celles qui luttent contre la pauvreté des enfants en Suède. *(Toutes les notes sont du traducteur.)*